

Paul Manzanieri

..... 11

Un écrivain, qui ne voulait pas perdre de temps en courant derrière de fausses chimères, disait qu'il écrirait seulement après qu'un éditeur lui aurait assuré le succès. Un éditeur lui assura le succès à condition qu'il écrive son roman en trois mois, avant la grande foire mondiale du livre. Ils se mirent d'accord et au bout de trois mois l'écrivain se présenta avec son manuscrit. «Bien», dit l'éditeur et il lut le début qui commençait ainsi: *Paul Manzanieri se croyait malin. Mais on vit au contraire qu'il n'était pas malin.* «Fort bien, dit l'éditeur, ce commencement aura du succès. Mais quelle est la suite?» «La suite, dit l'écrivain, c'est que Paul Manzanieri trichait au poker, mais qu'il était chaque fois démasqué et battu jusqu'au sang.» «Il n'y a pas d'intrigues avec les femmes?» demanda l'éditeur. «Si, dans le deuxième chapitre.» L'éditeur ouvrit

le deuxième chapitre et lut : *Margareth Crema se regarda dans la glace. Elle vit se refléter le lit défait et dans le lit Paul Manzanieri.* « Très bien, dit l'éditeur, mais qui est cette Margareth Crema ? » « C'est expliqué dans le troisième chapitre. Margaret Crema est une *soubrette**¹ qui voudrait épouser un homme riche, et elle croit que Paul Manzanieri est riche. » « Comment ça finit ? » demanda l'éditeur. L'écrivain ouvrit la dernière page : *Adieu Margareth, dit Paul Manzanieri en levant son pistolet. C'est à ce moment là qu'entrèrent les quatre joueurs de poker.* « Ils meurent ? » demanda l'éditeur. « Ils meurent tous, ils sont tous armés. Les joueurs de poker cherchaient Paul Manzanieri depuis le quatrième chapitre. » « Et le sentimental ? » demanda l'éditeur inquiet. « Le sentimental est dans le sixième chapitre » et il lut : *Comment pouvait-elle aimer cet homme ? Et pourtant elle l'aimait. Elle aimait ses défaites, sa façon désespérée de jouer au poker. C'était pour elle qu'il jouait. Mais la vie ne pardonne rien. Elle aimait Paul Manzanieri et son désespoir.* « Ce sera un succès, un grand succès – se mit à crier l'éditeur enthousiasmé en saisissant le manuscrit – rien n'y manque. Seulement le titre ! quel est votre titre ? » « En rang par trois », dit l'écrivain. « En rang par trois ? répéta l'éditeur en fronçant les sourcils,

¹ Les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original (N.d.I.T.)

c'est un titre qu'on n'a jamais entendu. Il faut quelque chose d'impressionnant.» L'écrivain réfléchit et dit: «Le mort dans le tiroir». «Le mort dans le tiroir? répéta l'éditeur. C'est un bon titre, mais pas un très bon titre; vous n'avez pas quelque chose d'encore plus impressionnant?» «Trois morts dans le tiroir», répondit l'écrivain. «Voilà! C'est le titre!, cria l'éditeur. Trois morts dans le tiroir. Je vous garantis un succès mondial d'au moins trois mois.» Mais ensuite il se mit à réfléchir; il le prit par le bras et lui dit en confidence: «Votre prénom et votre nom ne collent pas. Vous voulez que le roman ait du succès?» «Oui», dit l'écrivain avec emphase. «Alors il vous faut un nom international qui passe également bien en Amérique. *Trois morts dans le tiroir*, de Vincent America. Vous l'entendez? Tout le monde le comprendra. On ne pourra pas dire qu'il fait provincial. Pendant trois mois tout le monde se sentira obligé de le lire.» «D'accord», dit l'écrivain. Je veux que ce soit un succès.» «Alors, vous savez ce qu'on va faire?, dit l'éditeur qui n'avait pas cessé de penser globalement. Vous vous appellerez Vincent America, mais à ce moment-là votre visage ne colle plus. On voit tout de suite qu'il correspond à un autre nom. Le public se sentirait floué. Votre visage n'est pas un visage international». Et il sortit des photos d'un homme en pleine santé qui plurent tout

de suite à l'écrivain, parce qu'il était comme il voulait être, et avait vainement tenté d'être. Il fut donc content d'avoir cette tête. « Vous verrez, dit l'éditeur, toutes les femmes seront folles de vous. » L'écrivain rit, tout content, parce que les femmes lui avaient toujours plu, mais que lui-même n'avait jamais plu aux femmes. Il avait un nez verruqueux, alors que sur la photo il avait un nez viril. Et une expression de rat, alors que sur la photo il avait une expression internationale. Et l'éditeur répétait : « Vous plairez beaucoup aux femmes, vous verrez. »

Le livre eut un grand succès, dès la foire mondiale du livre. Vincent America fut dans tous les journaux, surtout dans les journaux de mode féminins, où apparurent les photos d'un bel homme en bonne santé : en exclusivité, disait-on, parce que Vincent America n'aimait pas se faire photographier. Il eut aussi droit à quelques interviews par téléphone, mais l'éditeur préféra utiliser la voix d'un autre, parce que la voix de l'écrivain, adénoïde et comme dégonflée, aurait déçu, dit-il. Alors que l'autre, un doubleur de cinéma, avait la voix sèche du joueur de poker et du tricheur, comme devait certainement l'avoir Paul Manzanieri, le protagoniste du livre, qui avait tant plu aux femmes. L'écrivain toucha quelques sous, sans jamais savoir combien il avait gagné en tout. Il avait eu un succès mondial pendant

exactement trois mois. Mais quand il disait à ses amis qu'il était Vincent America, lui le nain, lui qui n'avait même jamais réussi à se marier et qui avait cette face mal foutue de péquenot, ses amis le laissaient dire, en s'amusant beaucoup comme on s'amuse avec un abruti qui devient brusquement vaniteux. Jusqu'au moment où ils le surnommèrent America. Le surnom lui resta effectivement pour le restant de ses jours, même quand plus personne ne savait qu'un Vincent America avait existé pendant trois mois dans le monde globalisé des médias.